

A LA RECHERCHE DE L'ESSENCE DU LANGAGE

par

ROMAN JAKOBSON

Etant donné que « dans le discours humain, des sons différents ont une signification différente », le fameux manuel que publia Leonard Bloomfield en 1933 concluait qu' « étudier la coordination entre certains sons et certaines significations, c'est étudier la langue ». Déjà, un siècle plus tôt, Wilhelm von Humboldt enseignait qu' « il existe entre le son et la signification une apparente connexion, laquelle cependant ne se prête que rarement à une élucidation exacte, n'est souvent qu'entrevue et dans la plupart des cas demeure obscure ». Depuis l'Antiquité cette connexion a constitué, pour la science du langage, un éternel problème. L'oubli total dans lequel cependant l'avaient laissée sombrer les linguistes du passé récent peut être illustré par les louanges couramment adressées à la prétendue nouveauté de l'interprétation par Ferdinand de Saussure du signe, en particulier du signe verbal, comme unité indissoluble de deux constituants — le *signifiant* et le *signifié* — alors que cette conception, aussi bien que la terminologie dans laquelle elle s'exprimait, était entièrement reprise de la théorie stoïcienne, vieille de douze cents ans. Cette doctrine considérait le signe (*sêmeion*) comme une entité constituée par la relation entre le signifiant (*sêmeionon*) et le signifié (*sêmeionomenon*). Le premier était défini comme « sensible » (*aisthêton*) et le deuxième comme « intelligible » (*noêton*), ou bien, pour utiliser un concept plus familier aux linguistes, « traduisible ». En outre, la référence apparaissait comme clairement distinguée de la signification par le terme *tynkhanon*. On trouve dans les écrits de saint Augustin une adaptation et un développement plus poussé des recherches des stoïciens sur l'action des signes (*sêmeiôsis*), avec recours à des termes calqués du grec, le *signum* par exemple dit être constitué par le *signans* et le *signatum*. Notons à ce propos

que ce couple de concepts et d'étiquettes en corrélation ne fut adopté par Saussure qu'au milieu de son dernier cours de linguistique générale, peut-être par le truchement de la *Noologie* de H. Gomperz (1908). La doctrine citée est au fondement de la philosophie médiévale du langage, dont il faut admirer le développement, la profondeur et la variété de points de vue. Le double caractère de tout signe et, pour reprendre les termes d'Ockham, la « double cognition » qui en résulte furent parfaitement assimilés par la pensée scientifique du Moyen Age.

Parmi les penseurs américains, le plus inventif et le plus universel fut probablement Charles Sanders Peirce, qui fut si grand qu'aucune université ne trouva de poste pour lui. Sa première tentative de classification des signes, remarquable de perspicacité — « Sur une nouvelle liste des catégories » —, parut dans les *Actes de l'Académie américaine des Arts et des Sciences*, année 1867, et, quarante ans plus tard, résumant « le travail de toute une vie sur la nature des signes », l'auteur déclarait : « Je suis, autant que je sache, un pionnier, ou plutôt un défricheur, dans l'entreprise de débayer le terrain et de frayer la voie de ce que j'appelle *sémiotique*, c'est-à-dire la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de la *semiosis* possible; et je pense que le domaine est trop vaste, la tâche trop immense, pour un initiateur. » Il avait une conscience aiguë du caractère inadéquat des prémisses théoriques générales sur lesquelles se fondaient les recherches de ses contemporains. Le nom même de sa science des signes remonte à l'antique *sêmeiôtiké*; Peirce estimait hautement, et exploita largement l'expérience des logiciens anciens et médiévaux, « penseurs de l'ordre le plus élevé », non sans condamner sévèrement la « fureur barbare » avec laquelle était communément traitée « la merveilleuse finesse des scolastiques ». En 1903, il exprima la ferme conviction que si, au lieu de laisser tomber dans l'oubli la vieille « doctrine des signes », on en avait poursuivi l'élaboration avec ardeur et avec génie, le xx^e siècle aurait pu, dès sa naissance, disposer de sciences particulières d'importance aussi vitale que, par exemple, la linguistique, « déjà notablement plus avancées qu'on n'ose espérer qu'elles le seront au terme de la première moitié du siècle ».

A partir de la fin du siècle dernier, Saussure se fit l'avocat d'une discipline analogue. Stimulé à son tour par l'impulsion hellénique, il lui donna le nom de *sémiologie*, et attendit de cette nouvelle branche du savoir une élucidation de la vie des signes et des lois qui les régissent. D'après lui, la linguistique était destinée à ne devenir qu'une partie de cette science générale; sa tâche serait de définir ce qui fait de la langue un système spécial dans l'ensemble des « faits sémiologiques ».

Il serait intéressant d'établir s'il y a eu filiation directe, ou seulement convergence, entre les efforts de ces deux savants pour fonder cette étude comparée des systèmes de signes.

Les notes de sémiotique que Peirce jeta sur le papier au long d'un demi-siècle ont une signification d'importance historique, et si elles n'étaient pas demeurées en majeure partie inédites jusqu'aux années 1930 et suivantes, ou si, à tout le moins, ses ouvrages publiés avaient été connus des linguistes, ses recherches auraient sans aucun doute exercé une influence unique sur le développement international de la théorie linguistique.

Peirce, tout comme Saussure, établit une distinction nette entre les « qualités matérielles », le signifiant de tout signe, et son « interprétant immédiat », c'est-à-dire le signifié. La différence qui se manifeste dans la relation entre le signifiant et le signifié lui permet de discerner trois variétés fondamentales de signes (ou de *representamen*, dans sa terminologie). 1) L'*icone* opère avant tout par la similitude de fait entre son signifiant et son signifié, par exemple entre la représentation d'un animal et l'animal représenté : la première vaut pour le second, « tout simplement parce qu'elle lui ressemble ». 2) L'*indice* opère avant tout par la contiguïté de fait, vécue, entre son signifiant et son signifié ; par exemple la fumée est indice d'un feu ; la notion passée en proverbe qu' « il n'y a pas de fumée sans feu » permet à n'importe quel interprète de la fumée d'inférer l'existence du feu, que celui-ci ait ou non été allumé intentionnellement en vue d'attirer l'attention de quelqu'un ; Robinson Crusoé a trouvé un indice : son signifiant était la trace d'un pied dans le sable, et le signifié inféré à partir de cette trace, la présence d'un être humain sur son île ; l'accélération du pouls considérée comme symptôme probable de fièvre est également un indice, et dans des cas de ce genre la sémiotique de Peirce conflue avec l'étude médicale des symptômes des maladies qui porte le nom de sémiotique, sémiologie ou symptomatologie. 3) Le *symbole* opère avant tout par contiguïté instituée, apprise, entre signifiant et signifié. Cette connexion « consiste dans le fait qu'elle forme une règle », et ne dépend pas de la présence ou de l'absence de quelque similitude ou contiguïté de fait que ce soit. L'interprète d'un symbole quel qu'il soit doit obligatoirement connaître cette règle conventionnelle, et « c'est seulement et exclusivement à cause de cette règle » que le signe sera effectivement interprété. A l'origine, le terme de *symbole* était employé dans un sens analogue aussi par Saussure et par ses disciples ; mais plus tard Saussure récusait ce terme comme impliquant d'ordinaire « un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié » (par exemple, le symbole de la justice, la balance), et, dans ses notes, les signes conven-

tionnels appartenant à un système conventionnel reçurent, à titre d'essai, le nom de *sème* — terme que Peirce avait retenu pour un usage particulier et tout à fait différent. Il suffit de confronter l'emploi par Peirce du terme de *symbole* avec les différentes acceptions du mot *symbolisme* pour mesurer le risque de fâcheuses ambiguïtés ; mais l'absence d'un terme meilleur nous oblige pour l'instant à conserver l'étiquette introduite par Peirce.

La renaissance des controverses ayant trait à la sémiotique remet à l'ordre du jour la question discutée avec sagacité dans le *Cratyle*, passionnant dialogue de Platon : le langage attache-t-il la forme au contenu « par nature » (*physei*), comme le veut le personnage dont le nom fournit son titre au dialogue, ou « par convention » (*thesei*), conformément aux arguments contraires d'Hermogène ? Dans le dialogue de Platon, le meneur de jeu, Socrate, est enclin à reconnaître que la représentation par ressemblance est supérieure à l'emploi de signes arbitraires, mais, en dépit de la puissance de séduction de la ressemblance, il pense devoir admettre l'intervention d'un facteur complémentaire : la convention, la coutume, l'habitude.

Parmi les savants qui, sur ce point, suivirent les traces de l'Hermogène de Platon, il faut attribuer une place de premier plan au linguiste de Yale, Dwight Whitney (1827-1894), qui exerça sur la pensée linguistique européenne une influence considérable en développant la thèse que la langue est une institution sociale. Dans ses ouvrages capitaux de 1867 et 1874 la langue était définie comme un système de signes arbitraires et conventionnels (*epitykhonta* et *synthêmata*, d'après la terminologie de Platon). Cette doctrine fut reprise et développée par F. de Saussure, et elle prit place dans l'édition posthume de son *Cours de linguistique générale*, arrangé par ses disciples C. Bally et A. Sechehaye (1916). Le maître déclare : « Sur le point essentiel, le linguiste américain nous semble avoir raison : la langue est une convention, et la nature du signe dont on est convenu est indifférente. » L'arbitraire est posé comme le premier des deux principes généraux qui permettent de définir la nature du signe linguistique : « Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire. » Le commentaire du maître fait ressortir que « ce principe n'est contesté par personne ; mais il est souvent plus aisé de découvrir une vérité que de lui assigner la place qui lui revient. Le principe énoncé plus haut domine toute la linguistique de la langue [au sens saussurien du terme, c'est-à-dire le code verbal] ; ses conséquences sont innombrables ». En accord avec Bally et Sechehaye, A. Meillet et J. Vendryès mirent également en lumière « l'absence de rapport entre sens et son », et Bloomfield fit écho au même point de doctrine : « Les formes de la langue sont arbitraires. »

Mais en fait, l'accord avec le dogme saussurien du caractère arbitraire du signe était loin d'être unanime. De l'avis d'Otto Jespersen (1916), le rôle de l'arbitraire dans la langue avait été infiniment exagéré, et ni Whitney ni Saussure n'étaient parvenus à résoudre le problème de la relation entre le son et la signification. Les contributions polémiques de J. Damourette et E. Pichon et de D. L. Bolinger portaient un titre identique : « Le signe n'est pas arbitraire » (1927), *The sign is not arbitrary* (1949). Dans son article très opportun, « Nature du signe linguistique » (1939), E. Benveniste a mis en relief le fait d'importance cruciale que c'est seulement au regard de l'observateur détaché, étranger, que le lien entre le signifiant et le signifié est une simple contingence, alors que, pour qui utilise la même langue maternelle, cette relation devient une nécessité.

Véritablement, le programme fondamental tracé par Saussure d'une analyse linguistique intrinsèque de tout système idiosynchronique interdit d'invoquer les différences de son et de signification dues au facteur espace ou temps à l'appui du caractère arbitraire de la connexion entre les deux constituants du signe verbal. La paysanne suisse-allemande qui demandait pourquoi ses compatriotes de langue française disent *fromage* — « Käse ist doch viel natürlicher! » — manifeste une attitude beaucoup plus authentiquement saussurienne que ceux qui soutiennent que tout mot est un signe arbitraire qu'on pourrait remplacer par n'importe quel autre pour désigner la même chose. Mais cette nécessité naturelle doit-elle être attribuée exclusivement à la pure habitude? Est-ce que les signes verbaux — car ce sont des symboles — opèrent « seulement en vertu de l'habitude qui associe » leur signifié avec leur signifiant?

L'un des traits les plus importants de la classification sémiotique de Peirce réside dans la perspicacité avec laquelle il a reconnu que la différence entre les trois classes fondamentales de signes n'était qu'une différence de place au sein d'une hiérarchie toute relative. Ce n'est pas la présence ou l'absence absolues de similitude ou de contiguïté entre le signifiant et le signifié, ni le fait que la connexion habituelle entre ces constituants serait de l'ordre du fait pur ou de l'ordre de l'institutionnel pur, qui sont au fondement de la division de l'ensemble des signes en icônes, indices et symboles, mais seulement la prédominance de l'un de ces facteurs sur les autres. C'est ainsi que ce savant parle d'« icônes pour lesquelles la ressemblance est assistée par des règles conventionnelles »; et l'on se souviendra des diverses techniques concernant la perspective, que doit assimiler le spectateur pour accéder à la compréhension des tableaux de telle ou telle école de peinture; la différence de taille des silhouettes revêt des significations opposées selon les codes picturaux; dans certaines traditions médié-

vales, les personnages vicieux sont expressément et uniformément représentés de profil, et seulement de face dans l'art de l'ancienne Égypte. Peirce avance qu'« il serait difficile, sinon impossible, de citer un exemple d'indice absolument pur, comme de trouver un signe qui soit absolument dépourvu de qualité indicative ». Même un indice aussi typique qu'un doigt pointé dans une direction reçoit dans différentes cultures des significations dissemblables; par exemple, pour certaines tribus d'Afrique du Sud, indiquer un objet du doigt, c'est le maudire. Quant au symbole, « il implique nécessairement une sorte d'indice », et « sans avoir recours à des indices, il est impossible de désigner ce dont on parle ».

Le souci qu'a eu Peirce de mettre en lumière le rôle joué par le cumul des trois fonctions, avec des différences de degré, dans chacun des trois types de signes, et en particulier l'attention scrupuleuse qu'il a fait porter sur les composants indicatif et iconique des symboles verbaux, sont intimement liés à sa thèse que « les plus parfaits des signes » sont ceux dans lesquels le caractère iconique, le caractère indicatif et le caractère symbolique « sont amalgamés en proportions aussi égales que possible ». Réciproquement, l'insistance de Saussure sur le caractère purement conventionnel du langage est liée à son assertion que « Les signes entièrement arbitraires réalisent mieux que les autres l'idéal du procédé sémiologique ».

Les éléments indicatifs du langage ont été examinés dans mon étude intitulée *Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe* (1957)*; efforçons-nous maintenant d'aborder la structure linguistique sous son aspect iconique, et de proposer une réponse à la question posée par Platon : en vertu de quelle sorte d'imitation (*mimésis*) la langue attache-t-elle le signifiant au signifié?

Si la chaîne de verbes *veni, vidi, vici* nous informe de l'ordre des actions de César, c'est d'abord et avant tout que la séquence des parfaits coordonnés est utilisée pour reproduire la succession des événements relatés. L'ordre temporel des procès d'énonciation tend à refléter l'ordre des procès d'énoncé, qu'il s'agisse d'un ordre dans la durée ou d'un ordre selon le rang. Une séquence comme « Le Président et le Ministre prirent part à la réunion » est beaucoup plus courante que la séquence inverse, parce que le choix du terme placé le premier dans la phrase reflète la différence de rang officiel entre les personnages.

La correspondance qui existe quant à l'ordre entre le signifiant et le signifié trouve la place qui lui revient dans le tableau des « variétés fondamentales de la sémosis possible » esquissé

* Trad. franç. par N. Ruwet, dans *Essais de linguistique générale*, Paris, 1963, Ed. de Minuit, pp. 176 à 196. (N.d.T.)

par Peirce. Celui-ci distinguait parmi les icônes deux sous-classes différentes : les *images* et les *diagrammes*. Dans l'image, le signifiant représente les « simples qualités » du signifié, tandis que, dans le diagramme, la ressemblance entre le signifiant et le signifié « ne concerne que les relations entre leurs parties ». Peirce définissait un diagramme comme « un *representamen* qui est, de manière prédominante, une icône de relation, et que des conventions aident à jouer ce rôle ». Un exemple de ce genre d'« icône de relations intelligibles » est donné par un couple de rectangles de tailles différentes illustrant une comparaison quantitative entre la production d'acier des Etats-Unis et celle de l'U.R.S.S. Les relations au sein du signifiant correspondent aux relations au sein du signifié. Dans un diagramme typique comme les courbes statistiques, le signifiant présente avec le signifié une analogie iconique en ce qui concerne les relations entre leurs parties. Si, dans un diagramme chronologique, le taux d'accroissement d'une population est représenté par une ligne pointillée et le taux de mortalité par une ligne continue, celles-ci sont, dans le langage de Peirce, des traits « symboloïdes » (*Symbolide features*). La théorie des diagrammes occupe une place importante dans la recherche sémiotique de Peirce; celui-ci reconnaît leurs mérites considérables, dus au fait qu'ils sont « véridiquement iconiques, naturellement analogues à la chose représentée ». L'examen critique de différents ensembles de diagrammes le conduit à reconnaître que « toute équation algébrique est une icône, dans la mesure où elle rend perceptibles, par le moyen des signes algébriques (lesquels ne sont pas eux-mêmes des icônes), les relations existant entre les quantités visées ». Toute formule algébrique apparaît comme étant une icône, et « ce qui la rend telle, ce sont les règles de commutation, d'association et de distribution des symboles ». C'est ainsi que « l'algèbre n'est pas autre chose qu'une sorte de diagramme », et que « le langage n'est pas autre chose qu'une sorte d'algèbre ». Peirce voyait nettement que « par exemple, pour qu'une phrase puisse être comprise, il faut que l'arrangement des mots dans son sein fonctionne en qualité d'icônes ».

En examinant de manière critique les universaux et quasi-universaux (*near-universals*) grammaticaux décelés par J. H. Greenberg, j'ai noté que l'ordre des éléments significatifs, par la vertu de son caractère manifestement iconique, témoigne d'une tendance universaliste particulièrement nette (cf. le rapport *Universals of Language*, publ. sous la direction de J. H. Greenberg, 1963). C'est pourquoi, précisément, la priorité de la proposition conditionnelle par rapport à la conclusion constitue, dans les phrases conditionnelles de toutes les langues, le seul ordre neutre, non marqué, qui soit admis ou qui ait un

caractère primaire. Si, presque partout, d'après les données réunies par Greenberg, le seul ordre — ou du moins l'ordre fondamental prédominant —, dans les phrases énonciatives comportant un sujet et un objet nominaux, est un ordre dans lequel celui-ci précède celui-ci, il est évident que ce procédé grammatical reflète la hiérarchie des concepts grammaticaux. Le sujet à qui l'action est assignée par le prédicat (*predicated*) est, selon les termes d'Edward Sapir *, « conçu comme le point de départ, l'agent de l'action » par opposition avec « le point final, l'« objet » de l'action ». C'est le sujet, seul terme indépendant de la proposition, qui met en évidence ce à quoi s'applique le message. Quel que soit, en fait, le rang de l'agent, il est nécessairement promu à la dignité de héros du message aussitôt qu'il assume le rôle de sujet de celui-ci. « Le subordonné écoute son supérieur. » Nonobstant la hiérarchie des rangs, l'attention est tout d'abord centrée sur le subordonné comme agent, puis se tourne de là vers celui qui subit son action, c'est-à-dire le supérieur à qui va l'obéissance. Si, au contraire, le prédicat souligne une action non pas effectuée mais subie, c'est le patient qui reçoit le rôle de sujet : « Le supérieur est écouté par son subordonné ». Le caractère non omissible du sujet et le caractère facultatif du complément soulignent la hiérarchie en discussion : « Le subordonné écoute ; le supérieur est écouté. » Comme l'ont mis en évidence des siècles de minutieuse investigation grammaticale et logique, la prédication est un acte sémantique tellement différent de tous les autres qu'il faut rejeter le raisonnement forcé qui tend à mettre sur le même plan sujet et objet.

L'étude des diagrammes a trouvé l'occasion d'un nouveau développement dans la théorie moderne des graphiques (*graphs*). En lisant l'intéressant ouvrage de F. Harary, R. Z. Norman et D. Cartwright, *Structural Models* (1965), qui décrit de manière approfondie les graphiques dirigés à dimensions multiples, le linguiste est frappé par leurs analogies manifestes avec les schémas grammaticaux. La composition isomorphe du signifiant et du signifié déploie dans l'un et l'autre domaine sémiologique des dispositifs tout à fait similaires, qui facilitent une transposition exacte des structures grammaticales, en particulier syntactiques, en graphiques. Des propriétés linguistiques, comme la connexion essentielle des entités linguistiques entre elles et avec les limites initiale et finale de la séquence, le voisinage immédiat et la distance, le caractère central et le caractère périphérique, les relations symétriques et asymétriques, et la suppression elliptique d'une partie

* Cf. en trad. franç. *Le Langage — Introduction à l'Etude de la Parole*, Paris, Payot, 1953. (N.d.T.)

de composants, trouvent leurs équivalents très exacts dans la constitution des graphiques. La traduction littérale d'un système syntactique tout entier en un ensemble de graphiques nous permet de détacher les formes diagrammatiques, iconiques, des traits strictement conventionnels, symboliques, de ce système.

On constate un net caractère diagrammatique, non seulement dans la combinaison des mots en groupes syntactiques, mais aussi dans la combinaison des morphèmes en mots. Tant dans la syntaxe que dans la morphologie, toute relation entre parties et tout se conforme à la définition que donne Peirce des diagrammes et de leur nature iconique. Le contraste sémantique fondamental entre les racines en tant que morphèmes lexicaux et les affixes en tant que morphèmes grammaticaux trouve une expression graphique dans la différence de leurs positions au sein du mot; les affixes, en particulier les désinences, dans les langues où il en existe, diffèrent habituellement des autres morphèmes par leur utilisation restreinte et sélective des phonèmes et de leurs combinaisons. C'est ainsi que les seules consonnes utilisées dans les désinences productives de l'anglais sont les dentales continue et occlusive, et leur couple *-st*. Sur les 24 consonnes « bruyantes » (non sonnantes) du russe, seuls quatre phonèmes, expressément opposés les uns aux autres, fonctionnent dans les désinences.

La morphologie abonde en exemples de signes substitutifs qui présentent une relation équivalente entre leurs signifiants et leur signifiés. Ainsi, dans diverses langues indo-européennes, les degrés de comparaison des adjectifs — positif, comparatif, superlatif — présentent un accroissement graduel du nombre de phonèmes; par ex., *high-higher-highest*, *altus-altior-altissimus*. De cette manière, les signifiants reflètent la gamme des gradations des signifiés.

Il existe des langues dans lesquelles les formes du pluriel se distinguent du singulier par l'addition d'un morphème, alors que, d'après Greenberg, il n'existe aucune langue où cette relation soit inversée, et où, par opposition aux formes du singulier, celles du pluriel soient entièrement dépourvues d'un tel morphème additionnel. Le signifiant du pluriel tend à répondre à la signification d'une augmentation numérique par un accroissement de la longueur de la forme. Cf. par exemple, en français, les formes verbales personnelles du singulier et les formes correspondantes du pluriel présentant des désinences plus longues : 1. *je finis* — *nous finissons*, 2. *tu finis* — *vous finissez*, 3. *il finit* — *ils finissent*; ou, en polonais : 1. *znam* (je sais) — *znamy*, 2. *znasz* — *znacie*, 3. *zna* — *znaja*. Dans la déclinaison des noms russes, les terminaisons réelles (non-zéro) sont plus longues dans la forme du pluriel que dans celle du singulier, pour un cas grammatical identique. Dès qu'on recense les divers procédés historiques qui n'ont cessé de

reconstituer, dans les différentes langues slaves, le diagramme : formes plus longues au pluriel / formes plus brèves au singulier, on se trouve attiré par les nombreux faits d'expérience linguistique du même genre que ceux-ci, qui contredisent la thèse saussurienne que « le signifiant n'a rien dans sa structure phonique qui rappelle, ni la valeur, ni la signification du signe ».

Saussure lui-même atténua son « principe fondamental de l'arbitraire » en distinguant dans chaque langue ce qui est « radicalement » arbitraire de ce qui ne l'est que « relativement ». Il affecta à cette dernière catégorie les signes que l'on peut dissocier selon l'axe syntagmatique en constituants identifiables selon l'axe paradigmatique (ou « associatif »). Mais, en outre, certaines formes, comme le mot français *berger* (du latin *berbicarius*), que Saussure considère comme « complètement immotivé », pourraient être soumises à une analyse analogue, étant donné que *-er* est associé avec les autres spécimens de ce suffixe indiquant l'agent, et occupe la même place dans d'autres mots de la même série paradigmatique, tels que *vacher*, etc. De plus, lorsqu'on recherche la connexion entre le signifiant et le signifié des morphèmes grammaticaux, il convient de retenir non seulement les exemples dans lesquels leur identité formelle est complète, mais aussi les situations dans lesquelles des affixes différents ont en commun une certaine fonction grammaticale et un trait phonologique constant. C'est ainsi que, malgré ses finales qui diffèrent selon les genres, les nombres et les parties du discours, le cas instrumental, en polonais, présente invariablement le trait de nasalité dans sa dernière consonne ou sa dernière voyelle. En russe, le phonème *m* (représenté par deux alternants automatiques — l'un avec et l'autre sans palatalisation) apparaît dans la désinence des cas marginaux (instrumental, datif, locatif), mais jamais dans d'autres classes de cas grammaticaux. D'où il suit que des phonèmes séparés ou des traits distinctifs au sein de morphèmes grammaticaux peuvent servir d'indicateurs autonomes pour certaines catégories grammaticales. La remarque faite par Saussure sur « le rôle du relativement motivé » peut s'appliquer à ces actions de sous-unités morphémiques : « L'esprit réussit à introduire un principe d'ordre et de régularité dans certaines parties de la masse des signes. »

Saussure distingua « deux courants opposés qui se partagent le mouvement de la langue : la tendance à employer l'instrument lexicologique, le signe immotivé, et la préférence accordée à l'instrument grammatical, c'est-à-dire à la règle de construction ». Le sanskrit lui apparaissait comme un spécimen de l'ultragrammatical, motivé au maximum, tandis que dans le français, par rapport au latin, il trouvait cet « arbitraire absolu, qui est d'ailleurs la condition essentielle du signe lin-

guistique ». Il est digne de remarque que, dans cette classification, il recourt seulement à des critères morphologiques, laissant en fait la syntaxe de côté. Ce schéma bipolaire, d'une simplification excessive, est amélioré de manière substantielle par les lumières que Peirce, Sapir et Whorf ont tirées de leur étude de problèmes plus vastes, d'ordre syntactique. En particulier, Whorf, mettant l'accent sur « la nature algébrique du langage », a su abstraire des phrases individuelles les « dessins de la structure de la phrase », et tenait que « l'aspect de structuration (*patternment*) du langage domine et gouverne toujours son aspect de *lexation*, ou de nomination ». Ainsi, les constituants incontestablement diagrammatiques du système des symboles verbaux se trouvent être universellement surimposés au vocabulaire.

Laissant la grammaire, et abordant les problèmes strictement lexicaux relatifs aux racines et aux mots indissociables, c'est-à-dire constitués par un seul morphème (les *stokheia* lexicologiques et les *prôta onomata*, suivant les termes du *Cratyle*), nous devons nous demander, comme le firent les interlocuteurs du dialogue de Platon, si, parvenus à ce point, nous aurions raison de nous arrêter et d'abandonner la discussion de la connexion interne entre le signifiant et le signifié, ou si, sans chercher habilement à fuir le problème, on doit « jouer le jeu jusqu'au bout et approfondir l'examen de ces questions ».

En français, *ennemi*, d'après ce que dit Saussure, « ne se motive par rien », et pourtant, dans l'expression *ami et ennemi*, un Français ne peut pas ne pas être sensible à l'affinité des deux mots faisant rime. *Père, mère* et *frère* ne se divisent pas en racine et suffixe, mais l'identité de sonorité de ces termes de parenté — à l'exception des consonnes initiales * — est éprouvée comme une sorte d'allusion phonologique à leur proximité sémantique. En anglais, il n'existe aucune règle synchronique qui gouverne la connexion étymologique entre *ten, -teen* (suffixe des noms de nombres entre treize et dix-neuf) et *-ty* (suffixe des noms de dizaines), aussi bien qu'entre *three* (trois), *thirty* (trente) et *third* (troisième), ou entre *two* (deux), *twelve* (douze), *twenty* (vingt), *twi-* (le préfixe *bi-*) et *twin* (jumeau), mais il n'en reste pas moins qu'une relation paradigmatique évidente continue à réunir ces formes en séries serrées. Quelque opaque que soit le vocable *eleven* (onze), une légère connexion avec la forme sonore de *twelve* (douze), soutenue par la position immédiatement voisine des deux chiffres, peut tout de même être perçue.

Au nom d'une application grossière de la théorie de l'infor-

mation, nous pourrions nous attendre à constater une tendance à la dissimilation des noms de nombres contigus, comme la substitution de *zwo* à *zwei* (deux) opérée par l'annuaire des téléphones de Berlin afin d'éviter toute confusion avec *drei* (trois). Mais dans différentes langues c'est au contraire une tendance à l'assimilation qui prévaut entre nombres cardinaux adjacents. C'est ainsi que le russe témoigne d'une attraction graduelle au sein de chaque paire de noms de nombres simples, par exemple entre *sem'* (sept) et *vosem'* (huit), entre *devjat'* (neuf) et *desjat'* (dix). La similitude des signifiants donne plus de force à l'union des noms de nombres ainsi couplés.

Des termes nouveaux comme en anglais *slithy* (lisse, visqueux et rampant, en parlant d'un animal), tiré de *slimy* (couvert de vase, gluant) et de *lithe* (souple, agile), et les mille variétés de mots contaminés ou fusionnés (*blends and portman-teaus*) révèlent entre les mots simples une affinité mutuelle provoquant une interaction conjointe de leurs signifiants et de leurs signifiés.

L'article de D. L. Bolinger cité ci-dessus illustre par des exemples convaincants « l'immense importance des influences croisées » entre le son et le sens, et les « constellations des mots présentant des sens similaires alliés à des sons similaires », quelle que puisse être l'origine de ces constellations (par ex. *bash*, coup; *mash*, béguin; *smash*, coup dur, volée haute; *crash*, fracas, débâcle; *dash*, heurt, trait de plume, tîret, attaque soudaine, etc.; *lash*, coup de fouet; *hash*, gâchis, éreintement; *rash*, éruption; *brash*, éboulis, décombres; *clash*, choc violent et sonore, affrontement; *trash*, rebut, déchets, détrit; *plash*, clapotement, bruit d'un corps tombant dans l'eau; *splash*, éclaboussement, éclaboussure, tache, flaque; et *flash*, éclair). De tels vocables confinent à l'onomatopée, et, ici encore, les questions d'origine ne sont pas à même d'invalider l'analyse synchronique.

La paronomase, confrontation sémantique de mots similaires du point de vue phonémique, indépendamment de toute connexion étymologique, joue un rôle considérable dans la vie du langage. C'est sur une apophonie vocalique que repose le titre-calembour d'un article de journal : « Force ou farce multilatérale? ». Dans le proverbe russe *Sila solómu lómit* (la force brise la paille), la connexion entre le prédicat *lómit* et l'objet *solóm-* est intériorisée par une quasi-incorporation de la racine *lóm-* à la racine *solóm-*; le phonème *l* adjacent à la voyelle accentuée envahit et unit les trois termes de la phrase; les deux consonnes du sujet *silá* sont répétées dans le même ordre par l'objet, lequel, pour ainsi dire, synthétise le montage phonémique du mot initial et du mot final du proverbe. Et pourtant, au simple niveau lexical, le jeu mutuel du son et du

* L'original anglais de l'article cite « *father* », « *mother* » et « *brother* », et parle de la « deuxième syllabe » de ces mots. (N.d.T.)

sens ne possède qu'un caractère latent et virtuel, tandis qu'au point de vue de la syntaxe et de la morphologie (en ce qui concerne à la fois la flexion et la dérivation), la correspondance diagrammatique intrinsèque entre signifiant et signifié est patente et obligatoire.

Une similitude partielle entre deux signifiés peut être représentée par une similitude partielle entre les signifiants, comme dans les exemples étudiés ci-dessus, ou bien par une identité totale entre les signifiants, comme dans le cas des tropes lexicaux. *Etoile* (*star*) signifie soit un corps céleste, soit une personne — tous deux doués d'un éclat souverain. La hiérarchie instituée entre deux sens — l'un primaire, central, propre, indépendant du contexte; et l'autre secondaire, marginal, figuré, emprunté, lié au contexte — est un trait caractéristique de ce genre de couples asymétriques. La métaphore (ou la métonymie) est l'affectation d'un signifiant à un signifié secondaire associé par ressemblance (ou par contiguïté) au signifié primaire.

Les alternances grammaticales au sein des racines nous ramènent au domaine des procédés morphologiques réguliers. Le choix des phonèmes alternants peut être purement conventionnel, comme l'est par exemple l'emploi de voyelles palatales dans les pluriels yiddish métaphoniques cités par Sapir : *tog*, jour — *teg*, jours; *fus*, pied — *fis*, pieds, etc. Mais il existe des spécimens de « diagrammes » grammaticaux analogues qui présentent, dans les alternants eux-mêmes, une valeur manifestement iconique, comme, par exemple, le redoublement partiel ou total du radical dans les formes du pluriel, de l'itératif, du duratif ou de l'augmentatif de diverses langues africaines et américaines. Dans les dialectes basques, la palatalisation qui relève la tonalité des consonnes introduit une idée de diminution. Le remplacement des voyelles ou des consonnes graves par des voyelles ou consonnes aiguës, des voyelles ou consonnes compactes par des voyelles ou consonnes diffuses, des consonnes continues par des consonnes discontinues, et des consonnes non bloquées par des consonnes bloquées (glottalisées), qui est utilisé dans un petit nombre de langues américaines pour « ajouter au sens du mot une idée de diminution », et la substitution inverse en vue d'exprimer un degré d'augmentation ou d'intensification, se fondent sur la valeur synesthétique latente de certaines oppositions phonémiques. Cette valeur, que l'on détecte aisément par des tests et des études expérimentales sur la perception des sons, et qui est particulièrement manifeste dans le langage enfantin, peut, dans certains cas, être au fondement d'échelles de sens « diminutivisés » ou « augmentativisés », par opposition au sens neutre. La présence d'un phonème grave ou aigu dans la racine d'un mot dakota ou chinookan n'indique pas par elle-même un

degré supérieur ou inférieur d'intensité, tandis que la coexistence de deux formes sonores alternantes d'une seule et même racine crée un parallélisme diagrammatique entre l'opposition de deux niveaux tonaux au sein des signifiants et celle de deux valeurs de gradation dans leurs signifiés respectifs.

Mis à part ces quelques rares cas d'utilisation grammaticale, la valeur iconique autonome des oppositions phonologiques est amortie dans les messages purement cognitifs, mais devient particulièrement manifeste dans la langue poétique. Stéphane Mallarmé, qui avait une sensibilité surprenante à la texture sonore de la langue, fait la remarque suivante dans son essai *Crise de vers* : « A côté d'*ombre*, opaque, *ténèbres* se fonce peu; quelle déception devant la perversité conférant à *jour* comme à *nuît*, contradictoirement, des timbres obscur ici, là clair. » Le vers, cependant, comme le voulait le poète, « rémunère le défaut des langues ». Une lecture attentive des images nocturnes et diurnes dans la poésie française montre comment *nuît* s'assombrit et *jour* s'éclaire lorsque le premier est pris dans un contexte de voyelles graves et bémolisées, et que le second se dissout dans une séquence de phonèmes aigus. Même dans le langage ordinaire, comme l'a noté le sémanticien Stephen Ullmann, un environnement phonémique convenable peut renforcer la qualité expressive d'un mot. Si la distribution des voyelles, en latin, entre *dies* et *nox*, ou, en tchèque, entre *den* et *noc*, sied au clair-obscur poétique, la poésie française charge de draperies les vocables « contradictoires », ou remplace les images de la lumière du jour et de l'ombre de la nuit par le contraste entre le jour pesant, étouffant et la nuit éthérée, car ce contraste est soutenu par un autre complexe synesthétique, qui associe la tonalité sourde des phonèmes graves avec la pesanteur, et la tonalité vive des phonèmes aigus avec la légèreté.

Le langage poétique révèle l'existence de deux éléments agissants dans l'agencement phonique : le choix et la constellation des phonèmes et de leurs composantes; le pouvoir évocateur de ces deux facteurs, encore qu'il demeure caché, existe cependant de manière implicite dans notre comportement verbal habituel.

Le chapitre final des *Amours enfantines* de Jules Romains s'intitule *Rumeur de la rue Réaumur*. Le nom même de cette rue, nous dit l'auteur, « ressemble à un chant de roues et de murailles » et évoque divers autres bruits de la ville, « trépidation », « vibration », « bourdonnement ». Ces motifs, étroitement unis au thème de flux et de reflux qui fait le fond du livre, s'incarnent dans la forme sonore *rue Réaumur*. Au nombre des phonèmes consonantiques de ce nom, on trouve seulement des sonnantes; la séquence consiste en quatre sonnantes (S) et quatre voyelles (V) : SVSV - VSVS, symétrie en

miroir, avec le groupe *ru* au commencement et sa forme inversée *ur* à la fin. La syllabe initiale et la syllabe finale du nom sont par trois fois renvoyées en écho par l'environnement verbal : *rue Réaumur, rumeur, roues... murailles, trépidation d'immeubles*. Les voyelles de ces syllabes correspondantes manifestent trois oppositions phonologiques : 1) grave (vélaire) contre aiguë (palatale); 2) bémolisée (arrondie) contre non bémolisée (non arrondie); 3) diffuse (fermée) contre non diffuse (ouverte) :

	ru	meur	ru	ré	au	mur	rou	mur	ré	meu
grave	-	-	-	-	+	-	+	-	-	-
bémolisée	+	+	+	-	+	+	+	+	-	+
diffuse	+	-	+	-	-	+	+	+	-	-

L'habile entrelacement des traits identiques et des traits contrastants dans ce « chant de roues et de murailles », suggéré par un trivial nom de rue, répond de manière concluante au mot d'ordre d'Alexandre Pope : « Le son doit faire écho au sens. »

En posant en postulat deux caractères primordiaux de la langue — l'arbitraire du signe et le caractère linéaire du signifiant — Saussure leur attribuait à tous deux une importance également fondamentale. Il était conscient que, si elles étaient vraies, ces lois auraient « des conséquences incalculables », et détermineraient « tout le mécanisme de la langue ». Mais, le « système de diagrammatisation », d'une part manifeste et obligatoire dans toute la structure syntactique et morphologique du langage, d'autre part latent et virtuel dans son aspect lexical, ruine le dogme saussurien de l'arbitraire, cependant que le second de ses deux « principes généraux » — le caractère linéaire du signifiant — a été ébranlé par la dissociation des phonèmes en traits distinctifs. Une fois abolis ces deux principes de base, à leur tour leurs corollaires appellent une révision.

C'est ainsi que l'idée suggestive et lumineuse de Peirce qu'« un symbole peut comporter une icône ou un indice [ajoutons, pour notre part, « ou les deux à la fois »] à lui incorporés » propose à la science du langage des tâches nouvelles et urgentes et lui ouvre des vastes perspectives. Les préceptes formulés par ce « défricheur » de la sémiotique sont gros de conséquences vitales pour la théorie et la pratique linguistiques. Les constituants iconique et indiciel des symboles verbaux ont été trop souvent sous-estimés ou même ignorés; de leur côté, le caractère primordialement symbolique

du langage, et la différence radicale qui, en conséquence, le sépare des autres ensembles de signes, principalement indicatifs ou iconiques, attendent pareillement de trouver leur juste place dans la méthodologie linguistique moderne.

C'est au *Metalogicus* de Jean de Salisbury que Peirce emprunta sa citation favorite : *Nominantur singularia, sed universalia significantur*. Combien de polémiques futiles et banales eussent-elles pu être évitées parmi les spécialistes du langage, si ceux-ci avaient tenu compte de la *Speculative Grammar* de Peirce, et en particulier de sa thèse qu'« un symbole authentique est un symbole qui a une signification générale » et que, de son côté, cette signification « ne peut être qu'un symbole », étant donné que « *omne symbolum de symbolo* ». Non seulement un symbole est incapable de désigner aucune chose particulière et « désigne nécessairement une espèce de chose », mais « il est lui-même une espèce et non une chose singulière ». Un symbole, par exemple un mot, est une « règle générale » qui ne remplit sa fonction signifiante qu'à travers les différents cas particuliers auxquels elle s'applique, à savoir les *répliques*, prononcées ou écrites, qui elles sont de l'ordre de la chose. Quelque variées que puissent être ces incarnations du mot, il demeure, en toutes ces occurrences, « un seul et même mot ».

Les signes pour lesquels la valeur symbolique est prévalente sont les seuls qui puissent former des propositions, grâce au fait qu'ils possèdent une signification générale, alors que « les icônes et les indices n'affirment rien ». L'un des ouvrages posthumes de Charles Peirce, *Existential Graphs*, qui porte en sous-titre « Mon chef-d'œuvre », conclut l'analyse et la classification des signes par un coup d'œil rapide sur la puissance créatrice (*energeia*) du langage : « Donc, le mode d'être du symbole est différent de celui de l'icône et de celui de l'indice. L'être d'une icône appartient à notre expérience passée. L'icône n'existe que comme une image dans l'esprit. L'être d'un indice est celui de l'expérience présente. Mais l'être d'un symbole consiste dans le fait réel que quelque chose sera certainement éprouvé dans l'expérience si certaines conditions sont remplies. C'est-à-dire qu'il influencera la pensée et la conduite de son interprète. Tout mot est un symbole. Toute phrase est un symbole. Tout livre est un symbole... La valeur d'un symbole est de servir à rendre rationnelles la pensée et la conduite et de nous permettre de prédire l'avenir. » Cette idée n'a cessé d'être creusée par le philosophe : à *hic et nunc* indiciel, il a constamment opposé la « loi générale » qui est à la base de tout symbole : « Tout ce qui est véritablement général se rapporte au futur indéterminé, car le passé ne contient qu'une collection de cas particuliers qui se sont effectivement réalisés. Le passé est du fait pur. Mais une loi

générale ne peut se réaliser pleinement. Elle est une potentialité; et son mode d'être est *esse in futuro*. » A ce point, la pensée du logicien américain croise la vision de Velimir Khlebnikov, le poète le plus original de ce siècle, qui en 1919 a écrit, en commentant ses propres œuvres : « J'ai compris que la patrie de la création est située dans le futur; c'est de là que chemine le vent que nous envoient les dieux du verbe. »

Roman JAKOBSON.
(Harvard.)

Traduit de l'anglais par Jacques Havel.